

Sur les rives du Huangpu : depuis le temps que l'on s'y promène...

SHANGHAI, Histoire, promenades, anthologie et dictionnaire, le volume consacré à la ville, édité sous la direction de Nicolas Idier dans la collection Bouquins des éditions Robert Laffont, est paru en 2010. Il constitue une mine d'informations sur la ville et sur les modes de développement (social, urbain, culturel, etc.) qui lui sont propres.

En sont tirés (pp.1009-1021 de l'anthologie incluse dans le volume) la présentation et l'extrait du roman *Sur les rives du Huangpu*, proposés ci-dessous. Ce roman fleuve, paru en feuilleton au début du XXe siècle, est un des innombrables exemples d'une littérature, souvent populaire et divertissante, mais aussi pour de nombreux cas innovante ou érudite, consacrée à la ville de Shanghai.

Sur les rives du Huangpu

Haishang shuomengren (Zhu Shouju)

Xiepu chao, éditeur *Shanghai guji chubanshe*, collection *Shanghai tan yu Shanghai ren*, Shanghai, 1991, 3 vol.

Sur les rives du Huangpu est paru en feuilleton dans le *Xin Shenbao*, cinq ans d'affilée à partir de 1916. Son auteur, Zhu Shouju *alias* Haishang shuomeng ren (« Celui qui parle en rêve au-dessus de la mer »), prolifique romancier, écrivit en outre pour le cinéma et dirigea la société de films *Dazhonghua Baihe Yingpian Gongsì* dans les années 1925. *Sur les rives du Huangpu*, exemple représentatif des innombrables romans-feuilletons de l'époque, et probablement l'un des plus accomplis, a été publié intégralement en 1921 ; roman de mœurs foisonnant, il fait vivre, sur près de 1500 pages, dans une intrigue aux ramifications multiples, des personnages par centaines. Seule une faible partie apparaît dans l'épisode présenté, constitué de larges extraits du premier chapitre. Ici ne sont introduits que de manière allusive les symptômes d'une malignité qui, aux dires du narrateurs, s'est emparée de Shanghai et dont il veut dénoncer les ravages. Dans les quatre-vingts dix-neuf autres chapitres se succéderont escrocs et filous en tous genres, commerçants véreux, concubines cachées, courtisanes à la manœuvre, comédiens entretenus et autres fils de famille en fuite, repris de justice, moines défroqués, détectives privés, fonctionnaires corrompus (la liste serait longue), qui évoluent dans ce décor urbain. Shanghai est présent dès les premières lignes, avec son plan et sa gestion composites (ville chinoise / Concessions), ses opérations immobilières, ses hôtels particuliers et ses lupanars, ses théâtres et cinémas, champs de course et autres lieux de plaisir, ainsi que sa police et son administration particulières. Ce trop bref passage saura donner peut-être une idée du ton et du style du roman, à l'intrigue vivement menée, sachant tenir en haleine, de verbe enjoué, maîtrisé, souvent caustique : une véritable œuvre, d'un genre populaire longtemps méprisé, remis peu à peu à l'honneur. Ce livre-ci le mérite pour sa valeur propre, mais aussi son importance dans les études shanghaiennes. L'auteur, Shanghaien de longue date, l'a situé précisément, dans les années qui suivent 1911 et l'avènement de la République. Il écrivit d'ailleurs une suite à ce roman, le « Nouveau *Sur les rives du Huangpu* », nouveau roman-fleuve, bien sûr.

Chapitre 1

Un cœur resté fidèle trouve un asile

Le conteur plein de faconde lance son récit

(En quelques lignes d'introduction, le narrateur explique comment lui est venue sa vocation d'écrivain : ayant assisté dans ses derniers moments un pauvre lettré, rongé du désespoir d'avoir vu le vice et le mensonge, en même temps que le progrès, s'emparer de Shanghai, il s'est senti tenu, après le décès du jeune homme, d'en témoigner à sa place.)

Votre serviteur, malgré son manque d'instruction, ne pouvait faire faute de reprendre le flambeau. Aussi, il a glané certains bavardages du coin de la rue, conversations de voisinage ou rumeurs qui courent les quartiers, pour en faire la matière d'un roman. Tout cela paraîtra bien ordinaire au premier abord, mais un second examen révélera un sens plus profond, celui qui consiste à noyer son chagrin en buvant dans le verre d'un autre. Si l'on demande quelle est ici la part du vrai et du faux, l'auteur lui-même ne saurait y voir clair. Que le lecteur se souvienne de cette phrase du *Rêve dans le pavillon rouge* : « On prend pour fiction ce qui est vérité et la vérité elle-même se change en fiction », une morale convenable pour qui lira le présent ouvrage. A ceux qui désireraient connaître ce qui suit, *Sur les rives du Huangpu* le contera longuement, si ces Messieurs ont la patience de faire silence et d'écouter. En vérité :

*Il convient d'éclairer d'un juste feu le fond de l'abîme,
de l'Île aux Bœufs tendre un miroir vers l'ancre démoniaque.*

Mais trêve de propos oiseux. Or donc, en ce temps où le mur d'enceinte de Shanghai n'avait pas encore été démoli, deux portes, l'ancienne et la nouvelle, s'ouvraient au nord de la ville, toutes proches des Concessions. A l'intérieur de la Vieille Porte Nord, juste au pied du mur, débouchait une venelle par laquelle on rejoignait directement la Nouvelle Porte Nord. Plusieurs petits *long* s'y raccordaient à leur tour, dont l'un, *Sazhu long*, « la ruelle de Sa Zhu », était devenu, à force d'erreurs colportées par les habitants, « *Shazhu long* » « la ruelle des Tueurs de Porcs ». Ce lieu n'était en rien un quartier de boucheries, car il abritait des familles de courtiers employés par les entreprises des quartiers nord, sortant tôt le matin et revenant tard le soir. Du fait des loyers peu élevés et de son accès direct, cette ruelle comptaient des habitations en rangs aussi serrés que les dents d'un peigne, au point que le plus zélé des inspecteurs n'aurait su fixer exactement le nombre de foyers installés ici.

Parmi ceux-ci, il se trouvait une famille Wang, composée seulement de deux membres, belle-mère et belle-fille. Dans le voisinage immédiat, comme on avait entendu qu'elles parlaient le dialecte de Ningbo, on les appelait tout bonnement Maman et Belle-sœur Ningbo. Cette Maman Ningbo, qui avait pour nom de naissance Li, était âgée alors d'une cinquantaine d'années, mais elle avait l'esprit encore alerte et un solide appétit. Elle était simple et accommodante, pourtant comme elle aimait se mêler des affaires d'autrui, elle était souvent remise à sa place. Sa bru, née demoiselle Shao, n'avait que vingt et un ans, c'était une bien charmante personne, gracieuse en outre de visage. Malheureusement le destin

l'avait rendue prématurément veuve, car son mari avait été emporté par une maladie foudroyante après seulement six mois de mariage. Mme Shao, profondément meurtrie par ce deuil, avait désiré à l'époque suivre son mari dans la mort, mais songeant à la mère de celui-ci, qui restait seule au monde et dépourvue de soutien, elle avait enduré son épreuve. Ses doigts habiles aux travaux féminins leur permettaient de survivre, quoique fort chichement. Les mois passant rapidement, une année s'était écoulée ainsi.

...

Arriva justement l'année des soulèvements révolutionnaires à Shanghai. Le soir du 13 septembre, les drapeaux blancs flottèrent et, tandis que la nouvelle se répandait partout, les alliés de la dynastie déchuë voulurent faire démonstration de force. La réaction populaire ne se fit pas attendre. Les plus remontés, un groupe du Corps des Volontaires levé par les commerçants, prompts à faire le coup de poing, décidèrent de prendre d'assaut l'Arsenal du Jiangnan. Il se trouva qu'ils reçurent l'assistance des soldats du contingent de défense de Hu, avec lesquels ils se rendirent maîtres de l'Arsenal. Parmi les malheureux volontaires plusieurs jeunes et vaillants membres périrent. Et en réalité ces miliciens qui s'étaient lancés au péril de leur vie, pour le bénéfice et la gloire d'autrui, n'avaient reçu dans cette entreprise qu'un fusil neuf et une médaille de cuivre frappée de la devise « Zèle et dévouement au bien public ». L'auteur de ces lignes se demande si le jeu en valait la chandelle, mais c'est une autre histoire. La même nuit, un autre groupe, dans ses débordements, mit le feu au portail du siège de l'Intendance régionale. Au matin, apparurent un Administrateur en chef et un Commandant de l'armée de Hu. Les choses furent réglées, que les habitants de la ville, pour certains, étaient encore dans leurs rêves, ils avaient effectué le passage d'une ère à l'autre sans même s'en apercevoir, ce qui aurait pu être la bonne fortune du peuple de Shanghai. Mais, qui l'eût cru, une rumeur se répandit soudain : le gouvernement impérial s'apprêtait à envoyer une armée de cent mille hommes, au départ de Tianjin ; elle atteindrait sans délai Shanghai, où dès lors se déroulerait la grande bataille décisive. Aussi la panique s'empara des habitants, qui dans le plus complet désordre se mirent à rejoindre les Concessions pour y chercher refuge.

Les deux femmes Wang, belle-mère et belle-fille, réfléchirent aussi aux moyens de quitter l'endroit. Mme Li souhaitait retourner à Ningbo, sa ville d'origine. Mme Shao, qui n'y connaissait personne et s'y sentirait donc une étrangère, préférait rester à Shanghai où elle avait quelques amies ; si elle partait à Ningbo, terre inconnue d'elle, seule avec sa belle-mère, veuves l'une et l'autre comme elles l'étaient, elles éviteraient difficilement les mauvaises rencontres. Enfin rien ne disait que la révolution ne gagnerait pas Ningbo. Pour toutes ces raisons elle se refusait à partir. Toutes deux étaient en pleine indécision, lorsqu'apparut soudain, tout sourire, la mère Zhang – femme de chambre d'une famille Chen du voisinage. Mme Li lui demanda s'ils s'apprêtaient aussi à gagner un asile.

– Je n'avais pas l'intention de m'en aller, répondit mère Zhang. Mais Madame m'a suppliée de les accompagner chez des parents à eux, je ne pouvais pas refuser. Nous allons nous mettre en route dès demain matin, aussi je venais vous prévenir.

– Je me réjouis avec vous que vous ayez où aller, nous-mêmes sommes pour l'instant sans recours, dit Mme Shao.

Elle les questionna plus avant. Mme Li raconta comment elles étaient d'avis contraire, puisqu'elle-même voulait regagner Ningbo et que sa belle-fille s'y opposait. Mère Zhang reprit :

– Retourner dans sa province, quand on est habitué à vivre à Shanghai, ne se fait jamais de bon gré. Rien d'étonnant à ce que vous n'en ayez pas envie. J'aurais bien une idée, je ne sais si cela vous conviendra. Les parents des Chen habitent à Xinzha, le quartier de « Nouvelle écluse », il paraît qu'ils y ont construit eux-mêmes et que la maison est très grande. Vous n'êtes que deux, et avez peu de mobilier. Pourquoi ne pas aller vous entendre avec eux, afin de leur emprunter une pièce et de vous y installer temporairement ? Dans le pire des cas, vous leur verserez une compensation. Nous serions ainsi toutes ensemble, quoi de mieux pour se porter assistance ?

– Mais ils risquent, ces gens riches, de regarder de haut les pauvresses que nous sommes, répondit Mme Shao. Est-ce que nous n'allons pas au devant d'une rebuffade ?

– N'ayez aucune crainte, répondit mère Zhang. Vous connaissez leur train de vie. Quant à leurs parents, il m'est arrivé de rencontrer la maîtresse de maison en visite chez eux, accompagnée de deux demoiselles, elles ont beau être couvertes de bijoux, vêtues de soierie des pieds à la tête, elles sont affables, sans façons, et n'ont pas des allures d'aristocrates. En outre, ma chère, comme vous avez tout d'une véritable beauté, vous ne pouvez qu'inspirer les meilleurs sentiments, qui oserait vous montrer du dédain ? Je risque seulement, quand ces jeunes personnes vous connaîtront, qu'elles ne souffrent plus une antiquité comme moi.

Mme Shao, l'entendant dire, eut un sifflement réprobateur.

– Est-il sûr, malgré tout, qu'ils acceptent ? demanda Mme Li.

– Je m'en porte garante, répondit mère Zhang.

A la fin de leur conversation, elle regagna la maison des Chen et se dirigea vers les appartements de sa maîtresse pour lui parler.

Dame Chen, âgée de quarante-quatre ans, aimait d'évidence la netteté, aussi elle se poudrait abondamment le visage, qui s'encadrait, hormis le petit chignon où étaient piquées des épingle d'or jaune étincelantes, de deux mèches postiches plaquées sur les tempes ; on aurait pu s'y mirer tant elle avait d'éclat, et son parfum la précédait de loin. Vêtue d'une veste ouatée de crêpe sombre, dont le haut col « lingot » laissait deviner sa chemise de linon blanc, elle restait à la maison en tenue ordinaire, sans nouer de jupe par-dessus son pantalon ouaté gris rosé. Ses « lotus d'or » de quatre pouces gracieusement campés sur le sol, elle était en train de donner des ordres aux femmes de charge pour le rangement des vêtements. Dès qu'elle la vit, mère Zhang lui exposa l'affaire concernant les Wang. Sa maîtresse, d'une nature charitable, répondit aussitôt :

– Avec les troubles qui règnent actuellement, comment deux pauvres femmes, seules et sans soutien, pourraient-elles avoir un recours ? Puisqu'il leur convient de venir habiter avec nous, et que par bonheur la maison là-bas est grande, de ces anciennes voisines nous ferons les prochaines, on ne peut rêver mieux, car, comme dit le proverbe : « Mieux vaut proche voisin que parent lointain. » Va vite leur dire de faire leurs bagages, qu'elles prennent avec elles les effets qui ne pèsent pas ; pour les affaires lourdes, qu'elles laissent ce qui peut se laisser, les objets de valeur nous les entreposerons ici où de toutes façons quelqu'un restera garder la maison.

Mère Zhang, fort réjouie, courut à grandes enjambées chez les Wang pour leur annoncer la nouvelle, à la joie des deux femmes bien entendu. Le soir même, elles serrèrent dans deux malles leurs vêtements et firent un paquet des menus objets. Quant au mobilier, chaises, tables et tabourets, quelqu'un les transporta jusqu'à la maison des Chen. Les deux femmes furent incapables de fermer l'œil de la nuit. Au matin, mère Zhang vint les chercher pour qu'elles rejoignent la maisonnée.

Les parents en question étaient de la famille de Dame Chen, dont le nom de naissance était Qian. Son père, de son vivant, avait ouvert un commerce de soieries, qui faisait aujourd'hui la prospérité de la famille. La mère, née Zhou, avait donné naissance à une fille et un fils ; ce dernier, Ruhai, qui était donc le frère puîné de Dame Chen, avait épousé une Xue dont il avait deux filles : l'aînée Xiuzhen, âgée de dix-sept ans, la cadette Xiuying, de quinze, toutes deux resplendissantes de teint et mignonnes comme des fleurs. Les désordres de la révolution étaient tels à Shanghai cette année que Madame Mère, la douairière, prompte à s'inquiéter, avait mobilisé un grand nombre de personnes pour qu'on vînt en ville chercher sa fille. Elle avait en outre fait libérer des pièces pour la loger avec sa suite.

...

Il se trouve qu'avec le commencement des troubles, le groupement des conducteurs de pousse-pousse, devant le nombre de réfugiés, s'étaient mis à spéculer sur leurs services, et du coup avaient fait monter les prix d'une manière extraordinaire. Louer un véhicule pour aller de la Vieille Porte Nord jusqu'à Nouvelle Ecluse revenait autrefois à soixante dix ou quatre-vingts sous. Ce jour-là, les conducteurs, ne voyant parmi l'équipage de Dame Chen que des femmes, en outre chargées de bagages, tentèrent de les escroquer et fixèrent à un demi dollar argent le tarif par voiture. L'on s'accrocha un bon moment, avant de parvenir à s'entendre sur le prix de trente cents. Arrivé au portail, le conducteur du pousse qui transportait les filles adoptives de Dame Chen indiqua qu'un véhicule ne prenait que deux passagers, et qu'il fallait donc ajouter dix cents. Comme Dame Chen s'y refusait, la discussion reprit. Par bonheur arriva un membre de la police des Concessions, qui intervint et put faire démarrer les voitures.

Madame Mère, en tête de sa belle-fille Xue et de ses petites-filles, était venue à leur rencontre. Elle vit tout de suite la jeune personne qui se tenait aux côtés de sa fille : âgée d'une vingtaine d'années et fort jolie, elle était simplement mise, sans apprêt, d'une élégance naturelle.

...

Mme Xue les conduisit pour leur faire visiter les appartements qu'on leur avait préparés. Dame Chen vit que leurs malles étaient posées en tas sur le sol ; au grand lit d'acajou, le long du mur du fond, un autre lit de fer à deux places avait été adjoint, et les deux étaient pourvus de moustiquaires et de courtelines arrangées très proprement. A proximité de la fenêtre, des couchettes de palmes serviraient aux domestiques. Le reste du mobilier, chaises, tables et tabourets, quoique de style mi-chinois mi-occidental, était disposé de manière irréprochable.

...

Lorsque Dame Chen et sa troupe eurent fini de s'activer à ranger les caisses, il était déjà midi. Un repas fut apporté de l'extérieur, composé de plats ordinaires,

quatre avec chair ou poisson et deux maigres. Mme Xue, qui était revenue ensuite, pria sa belle-sœur de l'excuser :

– Quelle précipitation, aujourd'hui, rien n'a été préparé de très raffiné.

– Nous allons passer du temps ici, répondit Dame Chen, et si vous devez faire autant de manières à chaque repas, comment arriverons nous à avaler notre nourriture ?

Mme Xue sourit, et se retira. Quand toutes eurent terminé, Dame Chen se rendit chez sa mère pour bavarder, Mme Li sortit avec mère Zhang pour se promener en différents endroits, tandis que Mme Shao restait seule dans la maison. Elle vit au-dessus d'elle, accrochée au mur, une grande photographie montrant le portrait d'un homme d'âge moyen, habillé en costume occidental, de stature imposante et l'air d'un bel esprit.

Elle se dit qu'il s'agissait sans doute du jeune frère de Dame Chen, Qian Ruhai. Fort estimé dans le milieu des affaires, à ce qu'on disait, il tenait une pharmacie et une clinique. Il se plaisait aux tractations officielles, et s'était d'ailleurs acheté une charge de fonctionnaire d'échelon régional, ce qui expliquait le crédit dont il jouissait dans les Concessions. Étrangement, la personne du portrait disait quelque chose à Mme Shao, sans qu'elle parvienne à s'en souvenir plus précisément. Ainsi elle se tenait immobile, plongée dans ses réflexions, lorsque le rideau de porte s'écarta soudain, laissant passer Mme Xue, souriante ; Mme Shao, aussitôt debout, s'empressa pour l'accueillir et la faire asseoir.

– Ne prenez pas cette peine, lui dit Mme Xue en souriant. Je vous ai vue toute seule abandonnée, et je suis venue vous faire la conversation. Entretenons-nous un peu.

– Madame, quelle chance que votre compagnie, c'est un bien grand honneur pour une pauvre femme.

– Qui parle de pauvre ou de riche ici ? Est-ce que nous ne sommes pas tous issus du sang d'un père et d'une mère, et venus au monde après une semblable gestation ? Et nous voilà sur terre à parler de pauvres et de riches, de nobles et de vilains, des mots que j'ai toujours eus en horreur. Si vous recommencez à les prononcer, nous ne pourrions être de la même maisonnée. Alors dites-moi donc, quel âge avez-vous ?

Mme Shao répondit qu'elle avait vingt deux ans, puis Mme Xue la questionna sur ses origines familiales. Mme Shao, originaire de Zhenhai, près de Ningbo, avait perdu sa mère à l'âge de dix ans. Son père, un pauvre érudit, gagnait sa vie comme précepteur, et pour cette raison, Mme Shao avait un peu d'instruction. Une année, alors qu'ils étaient encore au pays, son père, incapable de supporter plus longtemps la misère, prit sa fille avec lui pour venir chercher une place à Shanghai. La malchance, allez savoir comment, le poursuivait ; justement à cette époque les écoles privées étaient en pleine expansion, où avait-on encore besoin d'un professeur particulier à l'ancienne mode ! A bout de ressources, ils n'avaient même plus rien à mettre en gage. En dernier recours, il ne lui restait plus qu'à installer, au pied de la Vieille Porte Nord, un stand de divination par les caractères d'écriture, ce qui lui permettrait de gagner chaque jour quelques dizaines de sous afin de survivre avec sa fille. Mais comme on dit, « tenir à Shanghai n'est pas une mince affaire » : la vie quotidienne coûtait si cher qu'ils mangeaient tout leur revenu au fur et à mesure. Un jour Mme Li vint le trouver pour une consultation sur ce que disaient ses caractères. Comme elle était justement une « payse », il lui

confia qu'il avait encore une fille à la maison ; Mme Li, de son côté, avait un fils, homme à tout faire dans une entreprise étrangère, qui gagnait chaque mois une vingtaine de dollars et cherchait justement à se fiancer. Ensuite, quand Mme Li rencontra la fille du maître en divination, elle la trouva si accomplie qu'elle souhaita ardemment la prendre chez elle comme future belle-fille. Le maître en divination, de son côté, avait connu tant d'avanies qu'il n'attendait que le jour de voir sa fille établie. Ayant tiré lui-même les prédictions sur leur avenir, qui n'annonçaient que bonheur et longévité, il accepta avec empressement et choisit le jour où l'enfant, future épouse, passerait son seuil. Mais qui eût cru que le destin s'acharnerait à ce point contre lui : sa fille n'avait pas quitté son foyer depuis un mois qu'il contractait une grave affection qui, après des mois de tourments, allait l'emporter. Fort heureusement son gendre lui rendit dûment tous les honneurs funèbres. Mme Li, après la fin du deuil, s'empressa d'unir les jeunes fiancés, impatiente qu'elle était d'avoir des petits-enfants à gâter. Mais son fils, malencontreusement, ne jouissait pas d'une solide constitution, il s'y ajouta l'épouse merveilleuse venue partager son lit, et leur félicité de jeunes mariés qui rendait inévitables quelques plaisants excès, et il fut atteint, moins de six mois après, de consommation. La jeune femme se consacra à soigner son mari, sans prendre un instant de repos, pendant des semaines. Tous ses efforts furent vains pour lui faire recouvrer la santé, elle vit l'état de son mari s'aggraver et la maladie avoir raison de lui.

Mme Shao, aux questions émues de Mme Xue, répondit par un récit circonstancié de tous ces événements passés.

...

Alors qu'elles conversaient, Mme Li, qu'accompagnait mère Zhang, s'en revint.

– Vous étiez là, Madame, dit mère Zhang dès qu'elle vit Mme Xue.

Celle-ci s'informa de la santé de Mme Li, qui s'agita et lui répondit de manière contrainte. Après avoir échangé avec elle quelques banalités, Mme Xue prit congé, non sans avoir recommandé à Mme Shao de venir lui rendre visite à ses moments de loisir. Songeuse, celle-ci, après son départ, se remémora leur entretien ; cette personne, pleine d'expérience, lui inspirait beaucoup d'admiration. « Cette dame est un modèle de morale et d'intelligence, se disait-elle. La providence a bien fait les choses en nous réunissant au même endroit, il ne faut pas manquer une telle occasion, je dois, d'une rencontre fortuite pendant que nous cherchions asile, pouvoir faire mon meilleur professeur, que je viendrai souvent consulter pour mon enseignement ».

Ce soir-là Qian Ruhai, de retour à la maison, passa tout d'abord chez sa grande sœur pour dire bonjour. Ne sachant où se cacher, Mme Shao fut bien obligée, quoique fort timidement, de se montrer à lui. Ruhai, devant cette personne d'allure et de visage si aimables, d'une prestance qui captait le regard, se dit en son for intérieur qu'elle était séduisante. Arrivé chez lui, il demanda à Mme Xue, son épouse :

– Cette jeune personne en deuil, là-bas, chez ma sœur, qui est-ce ?

– Quel dévergondé, dit sa femme en riant. Dès que tu es présence d'une jolie femme, il faut tout de suite que tu te pourlèches les babines, comme une fouine devant un poulet. Tu l'obtiens après toutes sortes de calculs, puis après un moment tu t'en lasses et tu la rejettes comme un vieux balai. L'autre année, pour

cette fille appelée Shi, tu as bien failli déclencher une catastrophe, heureusement que tu es en bon terme avec Monsieur Ni qui a pu brouiller les pistes, sans compter la somme rondelette, mille dollars argent, déboursée à cet effet. Tu ne t'es donc pas suffisamment dissipé ?

– Tu vas encore nous embarrasser de tes chicaneries. Je ne fais que m'informer, et te voilà tout de suite avec tes commentaires. Cette femme, finalement, comment est-elle liée à la famille de ma sœur ?

– Si je vois celle dont tu parles, il y a de quoi dire sur ses origines. Elle n'est aucunement une parente des Chen, c'est une veuve de leur voisinage.

– Elle est veuve ? Excellent ! dit Ruhai.

– Pff ! Ne va pas rêver. Les veuves, il y en a de plusieurs sortes, et celle-ci est une femme chaste, tu crois avoir le talent d'arriver à tes fins ?

– Suffit ! je n'ai aucune idée derrière la tête, et tu te montres tout de suite jalouse. Mais qui se laisse berner ? Elle vient juste d'arriver, et tu n'es pas fée, comment sais-tu qu'elle est chaste ? C'est elle-même qui te l'a dit, peut-être ?

– A la bonne heure, on devient bavard ! A quoi me sert-il d'avoir des yeux ? Je l'ai bien vu, à son maintien grave, exempt de frivolité ; et à ses propos qui montrent combien elle se souvient de ses devoirs anciens, on comprend vite qu'elle est veuve. Sur le moment je craignais de ne pas m'accorder avec elle et de manquer mon objectif, aussi j'ai fait assaut d'amabilités et dépensé des trésors d'imagination afin de l'amadouer pour la rendre bien disposée à mon égard. En fait, je venais avec un dessein, une idée qui du reste est celle de ta mère. Soucieuse du sort de ton neveu Guangyu, dont l'épouse est décédée récemment, elle m'a demandé d'aller sonder la personnalité de cette jeune veuve à la présentation si parfaite. Croirais-tu que dès mon arrivée, nous avons fait preuve d'autant de zèle l'une que l'autre, moi pour l'enjôler, elle pour s'épancher. Il s'en est fallu de peu que je me laisse prendre à son jeu. Heureusement, j'ai réussi à lui donner le change avec mon boniment, et elle m'a crue. Elle me voit comme une bonne personne, et je me fais fort, en peu de jours, de la tenir dans ma main.

Et ce disant, Mme Xue, partit d'un grand rire.

– Quelle terrible langue, qui sait dire à chacun ce qu'il lui plaît d'entendre, dit Ruhai en riant. Tu as tout d'une Wang Xifeng, la deuxième dame du palais de la Gloire de l'Etat, du *Rêve dans le Pavillon rouge*, même si je ne suis pas Jia Lian, son mari.

Mme Xue, aux paroles de son mari, lui lança un regard de défi, après quoi lui attrapant la cuisse à pleine main, elle l'en pinça vigoureusement ; Ruhai alors se mit à brailler comme un cochon qu'on égorge. En vérité :

Survienne une belle aux charmes enchanteurs,

les langues bientôt se délient, les brutes bientôt se déchaînent.

Si vous voulez savoir ce qu'il s'ensuivit, veuillez lire le prochain épisode.